

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	13 (1880)
<b>Artikel:</b>	Le piétisme ses origines et ses précurseurs
<b>Autor:</b>	Ritschl, Albrecht / V.R.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-379267">https://doi.org/10.5169/seals-379267</a>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PIÉTISME

## SES ORIGINES ET SES PRÉCURSEURS

D'APRÈS

ALBRECHT RITSCHL<sup>1</sup>

### I

Le piétisme, cette « réforme au sein de la réforme, » n'a pas cessé d'être l'objet des jugements les plus divers, voire les plus contradictoires. Nous ne parlons pas de ceux pour qui piétisme est synonyme d'hypocrisie, car calomnier n'est pas juger. Mais parmi ceux qui méritent d'être entendus, que de voix discordantes ! Tandis que les uns voient dans le piétisme l'achèvement de la réformation et ne conçoivent, encore aujourd'hui, le protestantisme authentique que sous cette forme et dans ce costume, d'autres le déplorent comme une cause de relâchement dans la doctrine, d'excentricité dans les mœurs, de désorganisation pour l'Eglise. Une chose est sûre, c'est que l'influence en a été profonde et s'est propagée au loin. Elle s'est même exercée dans un rayon plus étendu qu'on ne le pense communément. Ce n'est pas l'Eglise seulement qui en a ressenti les puissants effets. Ainsi que vient de le signaler M. Nippold, professeur à Berne, dans sa riche et volumineuse *Introduction à l'histoire ecclésiastique du dix-neuvième siècle*, le mouvement produit par le piétisme a gagné d'autres domaines plus ou moins étran-

<sup>1</sup> *Geschichte des Pietismus.* Erster Band: *Der Pietismus in der reformirten Kirche.* Bonn, Adolph Marcus, 1880. VIII et 600 pag.

gers à la vie religieuse et a influé d'une manière sensible sur le développement de la culture en général<sup>1</sup>.

Malgré son importance capitale, il s'en faut bien que le piétisme ait été étudié comme il le mérite. Son histoire n'est que très imparfairement connue. Et quant à ses principes et à ses tendances, on s'est trop longtemps contenté de vagues définitions, de simples à peu près. D'après l'idée reçue, le piétisme aurait pour patrie l'Eglise luthérienne d'Allemagne, d'où il se serait propagé dans les pays de confession réformée; il aurait eu pour but de compléter la réforme essentiellement dogmatique du XVI<sup>e</sup> siècle par une réforme de la vie, en opposant à l'orthodoxie confessionnelle, trop souvent stérile et morte, une foi vivante et active.

Ces deux assertions traditionnelles sont, la première historiquement inexacte, la seconde beaucoup trop générale et par là même absolument insuffisante pour caractériser le mouvement dont il s'agit.

Le première thèse se fonde sur l'autorité de l'historien Jean-Georges Walch, qui a consacré au piétisme la plus grande partie de son *Introduction historique et théologique aux controverses religieuses dans l'Eglise évangélique luthérienne*, publiée en trois volumes, à Iéna, en 1730. Les historiens qui, depuis lors, se sont occupés du sujet n'ont guère fait que suivre les ornières tracées dans cet ouvrage. Même la monographie sur le piétisme qu'a publiée en 1865 le professeur H. Schmid, d'Erlangen, n'est guère, à y regarder de près, qu'un extrait de Walch.

Cependant, quinze ans auparavant déjà, Max Göbel († 1857), dans son *Histoire de la vie chrétienne dans l'Eglise des provinces rhénanes*, avait attiré l'attention sur toute une série de mouvements piétistes qui s'étaient produits en pays réformés indépendamment de Spener, et même antérieurement à lui. Plus récemment encore, un théologien qui a bien mérité de l'histoire de l'Eglise réformée, feu le docteur H. Heppe, de Marbourg, a démon-

<sup>1</sup> Friedr. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3<sup>e</sup> édit., 1<sup>er</sup> vol., pag. 147, Elberfeld 1880.

tré dans son dernier ouvrage<sup>1</sup> que les racines du piétisme doivent se chercher ailleurs que dans la luthérienne Allemagne. Il s'est attaché tout particulièrement à mettre en lumière le rôle considérable qu'a dû jouer la littérature ascétique de l'Angleterre et de la Hollande. Un nouveau champ, presque inconnu, en tout cas trop négligé jusqu'à présent, s'est ouvert ainsi à l'investigation des historiens de l'Eglise. Comme indication de sources, comme recueil de matériaux, l'ouvrage de Heppe aura toujours du prix pour quiconque voudra étudier de près l'histoire de la piété réformée à la fin du XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup> et jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La priorité du piétisme *réformé* est un fait désormais acquis à la science. Avant que le mouvement inauguré par Spener et baptisé par ses adversaires du nom, devenu historique, de *piétisme*, se fût manifesté en Allemagne, des phénomènes analogues s'étaient déjà produits d'une manière indépendante au sein du calvinisme. Ce piétisme originairement calviniste doit être distingué de celui qui, un peu plus tard, a surgi ça et là, dans plusieurs Eglises réformées, sous l'influence des disciples de Spener et de Francke. Voilà ce que Heppe a le mérite, après Göbel, d'avoir établi par des preuves péremptoires.

Cependant il est arrivé au savant et laborieux professeur de Marbourg de tomber dans un piège auquel échappent rarement ceux qui ouvrent à la science de nouveaux jours. Le besoin de réagir contre un préjugé invétéré lui a fait perdre de vue les vraies limites de son sujet. Si précédemment on avait eu le tort de trop rétrécir la sphère du piétisme, il a eu celui, non moins grand, de l'étendre outre mesure, en faisant rentrer dans les cadres du piétisme des manifestations de la vie religieuse qui ne portent point les marques distinctives de ce genre de piété. A l'en croire, c'est jusqu'aux puritains d'Angleterre et d'Ecosse qu'il faudrait remonter pour assister à la naissance du piétisme. Si l'on tient à lui assigner un père, c'est sur *William Perkins*, professeur à Cambridge († 1602) qu'il faudrait repor-

<sup>1</sup> *Geschichte des Pietismus und der Mystik in der reformirten Kirche, namentlich der Niederlande*, Leyde, J. J. Brill, 1879. M. Heppe est mort le 25 juillet de la même année.

ter cet honneur. De l'Angleterre, ce piétisme puritain aurait passé de bonne heure aux Pays-Bas, où il aurait déjà eu pour représentants le pasteur *Wilhelm Teellinck* de Middelburg (†1629) et le fameux théologien *Gijsbert Vœt*, « le pape d'Utrecht » († 1676 à l'âge de 86 ans)<sup>1</sup>.

En réalité, aucun de ces hommes n'a été piétiste au sens spécifique du mot, quelque prix qu'ils aient attaché à la « pratique de la piété. » Tant les uns que les autres étaient de purs et corrects calvinistes, avec la réserve seulement que chez Teellinck la dévotion se colore d'une teinte mystique qui rappelle les *Sermmons* de saint Bernard sur le Cantique des cantiques. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que ces deux hommes, Teellinck et Vœt, auxquels il convient de joindre le célèbre *Coccejus*, professeur à Franeker et à Leyde, que ces hommes, sans s'en douter, ont contribué à préparer le terrain au piétisme : le très orthodoxe Vœt, en patronnant au sein de l'Eglise les conventicules dont les membres s'entr'excitaient à la recherche « sérieuse » ou « précise » de la sanctification et veillaient d'un œil sévère au maintien de la discipline ecclésiastique ; le pieux Teellinck, en présentant comme but suprême auquel doit aspirer le pécheur régénéré, comme idéal de la sanctification, la jouissance contemplative du tendre et mutuel amour de l'époux céleste ; Coccejus enfin, en effaçant jusqu'à un certain point, dans sa théologie biblique, la distinction entre justification *passive* et justification *active*, et plus directement encore par sa conception idéaliste de l'Eglise comme étant le règne de Dieu. Ces différents facteurs pratique, mystique et dogmatique ont exercé une influence incontestable sur l'évolution religieuse et théologique qui, au sein du calvinisme néerlandais, devait aboutir au piétisme proprement ainsi nommé. Mais, encore une fois, aucun de ces trois hommes n'entendait favoriser en quoi ce soit des tendances séparatistes. Et quant au puritanisme anglo-écossais,

<sup>1</sup> Dans un article des *Studien und Kritiken* de 1878, M. Heppe avait déjà entrepris de venger la mémoire du « piétiste » G. Vœtius, en prouvant, textes en main, qu'il n'était pas, comme on lui en a fait la réputation, le représentant par excellence de la plus lourde et de la plus aride scolastique.

aucun des nombreux livres de piété auxquels il a donné le jour ne dépasse les principes ou les exigences du pur calvinisme.

Comment donc se fait-il que Heppe se soit laissé induire à qualifier tous ces hommes de piétistes? La chose s'explique sans peine: il est parti d'une définition inexacte, beaucoup trop vague, de ce qui constitue le piétisme. En cela, il a payé, lui aussi, son tribut à la tradition. Il est de tradition, nous l'avons vu, de faire consister le piétisme dans la revendication des droits et des devoirs d'une foi vivante, active, par opposition à une orthodoxie correcte peut-être, mais froide et stérile. Le piétisme, en prêchant la *pratique de la piété*, n'aurait fait, en définitive, que « compléter la réforme toute doctrinale du XVI<sup>e</sup> siècle par un réveil de la *pietas* ou une réforme de la vie.» (Heppe, pag. 6.)

La réformation du XVI<sup>e</sup> siècle n'aurait donc été qu'une réforme *doctrinale*? A supposer que pareille thèse puisse se défendre en ce qui concerne l'Eglise luthérienne, est-il juste, est-il possible de la soutenir en ce qui regarde le calvinisme?.. Comme si, dès l'abord, le calvinisme n'avait pas proclamé la nécessité d'une foi active autant que correcte! Comme si la pratique constante de la piété, la sanctification progressive du fidèle, n'avait pas été un élément essentiel de son idéal chrétien! Comme si, dans sa notion de l'Eglise, il avait jamais fait abstraction de l'élément moral! Si la définition adoptée par Heppe était exacte, ce n'est pas Teellinck, ce n'est pas Perkins qui seraient les pères du piétisme. Ce n'est pas le « piétisme puritain » qu'il faudrait prendre pour point de départ. Le premier piétiste, ce serait Calvin lui-même. En d'autres termes, entre le piétisme et le calvinisme authentique et conséquent, il n'y aurait aucune différence de principe appréciable. Et cependant, tout le monde en convient, le piétisme est, dans l'histoire de l'Eglise protestante, un phénomène *sui generis*, ayant ses caractères à lui. La définition traditionnelle a besoin, par conséquent, d'être corrigée et surtout complétée. Les manifestations historiques du piétisme, en particulier du piétisme réformé, demandent à être serrées de plus près, ses productions litté-

raires à être étudiées plus à fond et soumises à une analyse plus exacte, plus subtile. Et surtout, au lieu de s'arrêter au côté pratique de ce mouvement, il faudrait voir si à sa base il n'y a pas des idées dogmatiques, des nuances de doctrine tout au moins, qui le distinguent et servent à l'expliquer.

Ainsi seulement il sera possible d'indiquer la ligne de démarcation entre le calvinisme et le piétisme, de fixer la date et le lieu où le second s'est décidément dégagé du premier et de tracer le plan d'une véritable *histoire* du piétisme dans ses différentes phases.

## II

Telle est la tâche que s'est proposée M. Albr. Ritschl, de Göttingen, l'auteur bien connu des *Origines de l'ancienne Eglise catholique* et du grand ouvrage historique et dogmatique sur la *doctrine chrétienne de la justification et de la réconciliation*. Le premier volume de son *Histoire du piétisme*, publié cette année même, s'occupe du piétisme *dans l'Eglise réformée*. Une seconde partie sera consacrée aux phénomènes analogues qui se sont produits *dans l'Eglise luthérienne*. Enfin, l'auteur nous promet pour un avenir plus ou moins éloigné (pas trop éloigné, espérons-le) une étude sur le *syncrétisme piétiste* du XIX<sup>e</sup> siècle, qui s'étendra aussi sur les mouvements dont la Suisse française a été le théâtre.

Le livre de M. Ritschl vient fort à propos compléter et corriger celui de Heppe. Et il est assez piquant, pour le dire en passant, de voir un homme qui déclare d'entrée se rattacher à la confession de l'Eglise luthérienne prendre en quelque sorte en mains la cause du calvinisme, remettre ses principes religieux, moraux et ecclésiastiques en pleine lumière et fixer nettement les limites qui le séparent du piétisme, alors que, presque au même moment, ces principes étaient en partie méconnus et ces limites effacées par un représentant de la théologie réformée. Mais ce qui distingue surtout l'ouvrage de M. Ritschl, ce qui en fait l'originalité et permet de dire qu'il fait époque dans l'historiographie ecclésiastique, c'est, comme

on l'a remarqué<sup>1</sup>, que le savant et sage professeur de Göttingen a « acquis le piétisme à l'histoire des dogmes et conquis ainsi pour cette science un nouvel et important domaine. » En même temps, bien que l'auteur ne le dise pas expressément, cette histoire du piétisme se rattache de près à son œuvre capitale sur la doctrine de la justification<sup>2</sup>. Il lui importait de montrer que, à voir les choses de près, le piétisme repose sur une déviation fâcheuse de la doctrine centrale de l'Eglise protestante ; que si, d'une part, il a exercé une influence « réformatrice » au sein des Eglises évangéliques, s'il a été pour bien des âmes une occasion de « réveil », il implique d'autre part des éléments de « déformation » et marque sur plus d'un point un retour à des tendances catholisantes.

Il peut n'être pas superflu, de nos jours, de rendre attentif à ce côté-là de la question. Bien des gens s'imaginent qu'on est un chrétien d'autant plus évangélique qu'on professe et pratique une piété plus empreinte de piétisme. Pour plusieurs, le piétisme est la meilleure sauvegarde de la foi et de la vie protestantes. M. Ritschl a pris à cœur de dissiper ce qu'il considère comme une illusion. Le piétisme a eu sa mission à remplir, et il était nécessaire, sans doute, que l'Eglise protestante passât par une phase semblable. Mais on peut professer pour cette forme particulière du protestantisme un sincère respect, mieux que cela, on peut éprouver pour tels de ses représentants une vive sympathie et leur vouer une reconnaissance profonde, sans partager l'opinion que ce soit là le *nec plus ultra* de la piété chrétienne. L'idéal piétiste n'était pas celui des réformateurs. Pour « réformer » le protestantisme dans un sens vraiment protestant et évangélique, il faut commencer par remonter jusqu'à eux et partir de leurs principes. Il faut surtout en revenir à leur conception authentique de la justification par la foi. Là est la force du protestantisme, là son avenir. Tel est le point de vue auquel se place le nouvel historien du piétisme.

<sup>1</sup> Voir C. Weizsäcker, de Tübingen, dans la *Theologische Literaturzeitung* de cette année, N° 13, col. 306.

<sup>2</sup> Voir une analyse du premier volume, par M. Ch. Martin, dans cette *Revue*, années 1873 et 1874.

Notre intention n'est pas de refaire sur ses traces l'histoire du piétisme réformé. Son livre est de ceux qui se refusent à une analyse, étant lui-même formé en grande partie d'analyses, faites de main de maître et accompagnées d'éclaircissements historiques, de réflexions théologiques et surtout d'observations psychologiques d'une finesse pénétrante. Il suffira, pour donner un aperçu de la richesse de ce chapitre d'histoire, et engager ceux que le sujet intéresse à prendre et à lire, de jeter un coup d'œil sur le champ qu'embrassent les livres II et III de ce premier volume. Nous nous arrêterons ensuite plus longuement au livre I<sup>er</sup> (*Prologomènes*) qui renferme des vues rétrospectives fort originales et se prête mieux à un résumé.

### III

Le livre deuxième fait l'histoire du *piétisme dans l'Eglise réformée des Pays-Bas*.

M. Ritschl commence par décrire l'état spirituel et moral de l'Eglise néerlandaise vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, afin de bien caractériser le terrain où ont pris naissance les premiers groupes piétistes. C'est ici que nous apprenons à connaître tour à tour la figure imposante de Vœt et ses principes en matière de *précisité morale*; les cercles rigoristes d'Utrecht et d'autres lieux qui partageaient ses sentiments et reconnaissaient son autorité; le mysticisme mitigé qui, sous l'influence des *Méditations* de W. Teellinck, commence à pénétrer dans les conventicules de ces calvinistes puritains; enfin Coccéjus, avec sa nouvelle méthode dogmatique, sa doctrine du règne de Dieu et son intérêt pour l'eschatologie. (Chap. 7 et 8.)

Dans ce milieu on voit surgir successivement deux hommes en qui se personnifient dès l'abord deux nuances ou, si l'on veut, deux degrés du piétisme. Le premier est *Jodocus van Lodensteyn*, pendant vingt-quatre ans prédicateur à Utrecht, où il est mort en 1677. C'est en sa personne que le *piétisme proprement dit* fait son apparition sur la scène, en passant par la porte que lui a ouverte le *précisisme*, déjà plus ou moins teinté de mysticisme, des conventicules existants. « Dieu est

tout, la créature n'est rien, » la vie naturelle de l'homme est sans valeur. Aussi la perfection chrétienne consiste-t-elle non pas seulement dans le renoncement à soi-même, c'est-à-dire (pour parler avec Calvin) dans le renoncement à « ce qui nous est expédié selon la chair, » mais dans l'abnégation complète de son moi ; car rechercher la sainteté en vue de son salut serait encore de l'égoïsme et ne sied qu'aux inconvertis. Seuls les régénérés, grâce à un don spécial de l'Esprit ou à une révélation intérieure, saisissent le sens que Dieu a attaché aux paroles de vérité contenues dans l'Ecriture et dans le catéchisme. Pour réformer l'Eglise, il faudrait la ramener à ce qu'elle était dans l'âge apostolique chez les chrétiens de Jérusalem. Voilà quelques-uns des principes professés par Lodesteyn et les *précisistes* qui l'ont suivi. Ajoutez-y son faible pour quelques-unes des institutions du moyen âge catholique (vie ascétique, jeûnes, confession, etc.) et le caractère sentimental de sa dévotion pour le Seigneur Jésus, tel qu'il ressort de ses sermons et de ses cantiques. Lodesteyn jugeait de haut la « piété civile » des chrétiens « de trempe commune, » comme il les appelle, et leur contestait le droit de cité dans l'Eglise. Mais, quoiqu'il désespérât de la réformation générale de l'Eglise de son pays, il la servit jusqu'à la fin, se réservant seulement de n'y pas administrer la cène. (Chap. 9 et 10.)

Le séparatisme, devant lequel Lodesteyn avait reculé, trouva son apôtre dans *Jean de Labadie* († 1674). Trois chapitres entiers (les chap. 11-13) sont consacrés à cet homme étrange que sa conversion au calvinisme n'avait pas guéri de son quiétisme mystique, et qui se flattait de trouver dans les Pays-Bas, pour réaliser son utopie d'une communion des saints, d'une Eglise des régénérés, un terrain plus propice qu'il ne l'avait rencontré dans les Eglises réformées de France et de Genève.

Dans le même temps, environ, où une petite fraction des piétistes se constituait ainsi en une « Eglise à part, » un mysticisme plus prononcé, plus complet que ne l'était celui de W. Teellinck, trouvait deux organes remarquables au sein de l'Eglise établie : *Théodore a Brakel*, pasteur dans la province de Frise († 1669) et un théologien célèbre, *Hermann Witsius*

(† à Leyde 1708). L'un dans ses *Degrés de la vie spirituelle*, l'autre dans son *Schediasma theologicæ practicæ* ou « leçons sur la pratique du christianisme véritable et intérieur, » reproduisent dans ses traits essentiels la théorie mystique du moyen âge. L'ambition du chrétien, selon eux, doit être de s'élever de degré en degré, par la contemplation de l'amour de Christ, jusqu'à *l'union mystique* de l'âme avec Dieu, le maître souverain et souverainement aimable. Il ne paraît pas, à vrai dire, que le mysticisme poussé à cette hauteur presque extatique ait trouvé beaucoup d'écho, même dans le monde des conventicules. (Chap. 14.)

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, nouvelle évolution. (Chap. 15.) L'année 1672 avait été pour les Provinces-Unies une des plus critiques de leur histoire. L'existence même de l'Etat et de l'Eglise fut en jeu pendant un certain temps. De là un réveil général de l'intérêt religieux. Les conventicules se multiplient dans tout le pays, et les synodes prennent des mesures pour les régulariser. En même temps la *tendance légale*, qui avait dominé jusque-là dans les petits troupes, commence à faire place à une *tendance* dite *évangélique*. Ce qui préoccupe la nouvelle génération ce n'est plus, en première ligne, la *préciosité* de la vie morale, l'exact accomplissement de la loi de Dieu, l'examen en commun des cas de conscience. On place maintenant au premier rang la recherche des voies et moyens de parvenir à l'assurance du salut. On aspire par-dessus tout à se procurer la *félicité* dont l'âme qui a passé par le « combat de la pénitence » doit jouir dans la communion du beau, de l'aimable, du parfait Seigneur Jésus. Eprouver cette jouissance, avoir le doux *sentiment* d'être en relation familière avec lui, devient la preuve par excellence de l'état de grâce. Cette nouvelle méthode pouvait remédier au danger de la fausse sécurité qu'on reprochait au « légalisme » de Lodensteyn. En revanche, elle risquait fort d'engendrer une incertitude fiévreuse, une fluctuation de sentiments, une agitation, peu compatibles avec la paisible confiance de l'enfant de Dieu, et cela sans prémunir, mieux que la méthode légale, contre l'écueil de la propre justice. Il est incontestable, du reste, que les pié-

tistes de la nouvelle école étaient moins farouches et moins exclusifs que les précédents. Bien qu'ils considérassent l'Eglise dans son ensemble comme irréformable, ils n'étaient pas favorables, dans leur généralité, à l'idée d'une séparation. On préférerait s'en remettre au Seigneur du soin de réformer l'Eglise orthodoxe, de la rétablir dans toute sa pureté, lors de son glorieux et prochain avènement. Dans les paroisses dont les pasteurs leur étaient sympathiques, les chrétiens des conventicules étaient même les piliers du culte public. D'ailleurs les conventicules eux-mêmes avaient subi dans leur composition un changement qui n'était pas sans importance. Jusque-là, selon l'ordre établi avec un tact délicat par Voet, les hommes et les femmes s'étaient réunis séparément. Maintenant, à l'exemple du *cœnobium gynaïkandrikon* de Labadie, les deux sexes se réunirent pour cultiver en commun la langue de Canaan. Cette intrusion d'un élément « mondain, » cette satisfaction donnée au besoin « naturel » de sociabilité, pourrait bien avoir été pour quelque chose dans l'accroissement du nombre des conventicules et les progrès rapides du piétisme depuis les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas douteux que pour l'Eglise établie il y avait dans cette innovation une menace de désorganisation de plus. Parmi les chefs de file de la tendance évangélique, il faut signaler *Jean Teellinck*, le fils de Wilhelm († 1673 à Leuwarde), et surtout *Wilhelm a Brakel*, le fils de Théodore (né la même année que Spener, 1635, mort à Rotterdam en 1711). Ce dernier est l'auteur d'un gros ouvrage de théologie populaire, *Redelijke Godsdiest* (culte raisonnable), dont les nombreuses éditions attestent l'autorité normative qui lui a été longtemps attribuée.

Les deux derniers chapitres (16 et 17) passent en revue les destinées ultérieures de ce piétisme « évangélique » néerlandais : son influence croissante, qui oblige classes et synodes à compter sérieusement avec lui ; ses principaux représentants dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (les pasteurs *Jean Verschuir*, *Wilhelm Schortzinghuis*, etc.) ; les fermentations occasionnées en divers lieux par le levain du labadisme ; les controverses des piétistes entre eux ou avec des adversaires

de différente sorte ; l'épidémie convulsionnaire de 1749 et 1750, née à la suite d'une prédication du pasteur *Kuypers* à Nieuwkerk ; l'opposition des conventicules au nouveau psautier de 1772, etc. L'histoire se termine en 1839, c'est-à-dire au moment de la constitution du piétisme en « Eglise réformée séparée, » sous la direction des pasteurs *Scholte*, à Utrecht, et de *Cock*, à Groningen.

## IV

Dans le livre suivant, M. Ritschl passe des Pays-Bas à l'*Eglise réformée de l'Allemagne et de la Suisse allemande*.

Une transition toute naturelle lui est fournie par l'action directe que le piétisme néerlandais a exercée de bonne heure sur un certain nombre de chrétiens réformés du nord-ouest de l'Allemagne. (Chap. 18.) Parmi ces hommes, les uns se rattachent plutôt à la tendance de *Lodensteyn* et à celle de *W. Brakel* ; c'est le cas de *Théodore Untereyck*, pasteur à Mulheim sur la Ruhr, dans le duché de Berg. Converti à Utrecht, dans le temps où il y faisait ses études, ce fut *lui qui établit en 1665 les premiers conventicules piétistes en pays allemand*. D'autres, au contraire, comme le candidat *Schlüter* de Wesel, ou l'opiniâtre et impérieux *Nethénus*, dans le comté de Meurs, dérivent promptement au labadisme et se font une gloire de braver l'autorité des synodes les moins intolérants. Plus sage et surtout plus humble, le poète *Joachim Neander*, l'auteur du beau cantique *Lobe den Herren, den mächtigen Kænig der Ehren*, renonce à ses velléités labadistes et accepte les règles, en somme très équitables, auxquelles l'autorité de son Eglise avait soumis l'institution des conventicules.

Dans ces Eglises du Bas-Rhin et de l'Ost-Frise, les excentricités séparatistes, malgré le bruit qu'elles font, forment après tout l'exception. Ce qui prévaut dans les cercles piétistes, c'est une tendance analogue à la tendance « évangélique » des Pays-Bas. Il n'en a pas été de même dans les territoires réformés de l'Allemagne centrale, dans le Palatinat, Hesse-Cassel, le duché

de Nassau, etc. (Chap. 19.) Ici le piétisme a tourné immédiatement et presque partout au séparatisme. Cette différence tient à la différence dans la constitution ecclésiastique. Les Eglises réformées de ces districts étaient privées, depuis un siècle et plus, de l'un des éléments les plus caractéristiques du calvinisme, savoir la discipline exercée par l'Eglise elle-même. Dans les Pays-Bas, la discipline s'était maintenue, et c'était précisément pour lui rendre tout son sérieux que les chrétiens dirigés par Voet avaient serré les rangs et formé leurs *ecclesiolæ in ecclesia*. La réforme morale qu'ils réclamaient, et dont ils étaient les premiers à donner l'exemple, ne consistait que dans l'application « précise » et conséquente d'un principe de tout temps consacré par leur Eglise, mais trop souvent négligé dans la pratique. Les conventicules n'introduisaient donc pas dans l'Eglise un élément étranger, aussi leur existence était-elle non seulement tolérée mais reconnue au moment où le piétisme s'en empara. En Allemagne, au contraire, du moins dans les contrées dont nous parlons, ce point d'attache n'existaient pas. Les conventicules piétistes qu'on y implanta constituaient une innovation sans base dans l'Eglise. Celle-ci ne pouvait voir dans leurs prétentions « réformatrices » qu'une dangereuse usurpation. Les conflits étaient inévitables, et le piétisme se jeta dans la séparation. Il faut convenir, d'ailleurs, que plusieurs de ses chefs, à commencer par l'extravagant *H. Horche* († 1729), étaient peu faits, par leurs théories et leurs allures, pour justifier aux yeux des « inconvertis » la mission qu'ils s'attribuaient de ramener l'Eglise à sa forme primitive. Ce qui caractérise ce piétisme séparatiste c'est d'abord le rôle prédominant qu'y jouent les femmes (la veuve *Wetzel*, les demoiselles de *Callenberg*, *Eve de Buttlar*, etc.); c'est ensuite l'accueil fait aux hétérodoxies théosophiques de *Weigel*, de *Böhme*, de *Pordage*, qui avaient déjà envahi auparavant le piétisme luthérien; chez quelques-uns, enfin, avec la prétention d'une plus parfaite imitation de Jésus-Christ et des premiers disciples, un retour de plus en plus marqué vers un type catholique de la dévotion. Chose significative ! pour plusieurs de ces

saints et de ces dévotes l'Eglise romaine a été le port où ils sont allés se réfugier et cacher leur déshonneur après le plus triste des naufrages.

On respire, au sortir de ce milieu malsain, de se trouver en contact avec un caractère moral et théologique tel que *Fréd.-Ad. Lampe*. (Chap. 20.) Pasteur à Brême et, pendant quelques années, professeur à Utrecht (+ 1729), Lampe est surtout connu par son excellent commentaire en latin sur l'évangile de saint Jean et par un volumineux ouvrage en allemand : *Le mystère de l'alliance de grâce révélé* (1712). Le chapitre qui expose la pensée et l'œuvre de cet homme de Dieu est, à notre sentiment, une des parties les plus intéressantes du volume. Il nous apprend à connaître le piétisme « évangélique » à base réformée sous son jour le plus favorable, sans en dissimuler les taches et les ombres. Ce qui nous a surtout frappé ce sont les nombreux points de comparaison qui s'offrent, au cours de cette lecture, entre ce piétisme d'autrefois et certaines manifestations du néo-piétisme de notre siècle. Qu'il s'agisse de la peinture de la misère de l'homme, de son absolu néant, même dans l'état de grâce, vis-à-vis de la souveraineté illimitée de Dieu ; ou de la manière d'entendre la foi en Christ et l'amour pour lui, manière contemplative et sentimentale, plus familière à saint Bernard et à ses moines qu'elle ne l'était à Luther et à Calvin ; ou encore de la notion de la sanctification et des moyens à employer par les âmes qui tendent à la perfection chrétienne. Qu'il s'agisse, pour passer à un autre ordre d'idées, de la méthode homilétique, du procédé qui consiste à diviser l'auditoire en un certain nombre de classes pour leur appliquer séparément les paroles du texte ; ou bien des jugements portés sur l'état religieux et moral de l'Eglise, sur les chrétiens « civils, » qui ne sont que « d'honnêtes païens, » sur les pasteurs orthodoxes mais « irrégénérés, » ce qui, dans bien des cas, ne signifie pas autre chose que « non piétistes ; » — involontairement, en lisant ces pages, on se redit une fois de plus : « Une génération s'en va et une autre arrive, mais ce qui a été c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait c'est ce qui se fera ! Est-il une chose dont on dise : Regarde, ceci est nouveau ? cette chose-là exis-

tait déjà dans les âges qui nous ont précédés; seulement, on ne se souvient pas de ses ancêtres. Il n'y rien de nouveau sous le soleil! » En théologie, Lampe est avant tout de l'école de Coccéus; au point de vue de la piété pratique il relève plutôt de Vœt et de Lodensteyn, tout en suivant à sa manière les traces de Witsius et de Wilhelm Brakel. Il parle du reste en homme qui a le sentiment que le piétisme tend à devenir une puissance dans l'Eglise. Et pour lui assurer cette position, il use de tout son crédit auprès des conventicules, soit pour tenir en bride les éléments séparatistes, soit pour empêcher l'intrusion des aberrations théosophiques et mystiques qui germaient alors à foison dans le sol du luthéranisme, fécondé par les influences piétistes.

A part quelques femmes théologaines ou présidentes de conventicules, nous n'avons guère rencontré jusqu'ici, à la tête du mouvement piétiste, que des pasteurs et des ministres. L'ordre des temps amène notre historien à parler d'un laïque dont le ministère a eu plus de portée que celui de bien des ecclésiastiques et qui agit encore aujourd'hui sur beaucoup d'âmes par ses écrits et ses cantiques. C'est *Gerhard Tersteegen*, le rubanier de Mulheim sur la Ruhr, 1697-1769. (Chap. 21.) Malgré toute la différence des principes, M. Ritschl éprouve pour cet original à la piété calme et large une visible sympathie. Tersteegen occupe une place à part. Avec lui le piétisme réformé s'éloigne d'un grand pas de sa base confessionnelle (en laissant de côté la doctrine de la double élection) et se rapproche d'autant d'une méthode d'origine catholique. Le piétisme chez lui tourne au *quiétisme* de M<sup>me</sup> de Guyon, qui avait déjà trouvé, parmi les protestants réformés, un organe dans la personne de l'ex-pasteur Pierre Poiret. La sainteté consiste dans le repos en Dieu. L'homme, dans la conscience de son néant, doit abdiquer absolument toute volonté propre et s'abandonner tout entier au Sauveur, époux de son âme. Mais le bonheur suprême n'est pas de se sentir en communion d'amour avec lui; il ne doit pas se chercher dans la joie qui accompagne l'assurance du pardon des péchés; car soupirer après ce sentiment, vouloir éprouver cette joie, c'est encore se chercher soi-même.

L'état de grâce consiste à si bien reposer en Dieu que l'âme demeure indifférente à toutes les alternatives de joie et de privation, de lumière et d'obscurité spirituelles. L'essentiel est de laisser Dieu, présent dans le cœur, faire son œuvre en nous et, dans ce but, de se laisser distraire le moins possible par les devoirs, les soins et les affections de cette terre. Une vie solitaire et contemplative, une existence d'ermite, voilà l'idéal de la vie chrétienne. Tersteegen ne s'est pas borné à prêcher cette quiétude dans les conventicules et dans l'active correspondance qu'il entretenait avec les âmes, au près et au loin, qui l'avaient pris pour confesseur ou directeur. Il l'a pratiquée lui-même avec un plein succès et a su s'organiser une vie conforme à ses principes. Une chose seulement semble lui avoir échappé, c'est que chacun n'est pas libre de choisir un métier aussi peu absorbant, aussi quiétiste que celui de rubanier, et qu'il n'est pas donné au premier venu de rencontrer des amis ayant le moyen et la bonne volonté de le décharger des soucis de l'existence. Avec tout cela, Tersteegen n'était rien moins qu'un sectaire. Il n'en avait ni l'étroitesse ni la morgue. A son point de vue, une congrégation séparatiste ne vaut ni plus ni moins que l'Eglise dont elle a cru devoir se séparer. La seule chose qui l'intéresse, c'est la communion des saints dont la vie est cachée avec Christ en Dieu, et qui se recrutent indistinctement parmi les catholiques et les réformés, les mennonites et les luthériens. Les Eglises extérieures, les particularités confessionnelles le laissent parfaitement indifférent. Aussi n'a-t-il jamais songé à faire à ses ouailles un devoir de sortir des cadres de leur Eglise particulière. Il était dans la nature des choses qu'une neutralité pareille ne trouvât que peu de partisans, même parmi les âmes « intérieures. » Pour tout ce qui concerne la vie en Dieu, Tersteegen était l'oracle le plus écouté. Mais les piétistes, dans les duchés de Clève et de Berg et ailleurs, n'en continuèrent pas moins à poursuivre leur idéal de réforme ecclésiastique, les uns en usant de l'influence plus ou moins « spirituelle » dont ils disposaient au sein de l'Eglise établie, les autres en expérimentant leurs théories en dehors de la « Babel » officielle.

Il est difficile, semble-t-il, d'imaginer un contraste plus complet que celui qu'offrent entre eux Gerhard Tersteegen, le quiétiste et solitaire directeur des âmes des duchés rhénans, et le remuant, le mobile, le sociable pasteur de Zurich, *Jean-Gaspard Lavater, 1741-1801.* (Chap. 22.) Ces deux hommes n'en sont pas moins de la même lignée spirituelle. Il est vrai cependant que Lavater est dans le piétisme le représentant de la phase nouvelle dans laquelle le mouvement général des esprits était entré depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. On sait qu'à cette époque la théologie orthodoxe du XVII<sup>e</sup> siècle perdit toujours plus de terrain dans l'Eglise réformée. L'orthodoxie confessionnelle fit place à une orthodoxie dite biblique, assez diversement nuancée. Les cercles piétistes (à l'exception de ceux des Pays-Bas et de l'Allemagne septentrionale) ne restèrent pas étrangers à cette évolution théologique qu'ils avaient contribué à amener. Lavater, en particulier, professe une sorte de christianisme interconfessionnel d'une grande largeur : sont chrétiens tous ceux, en quelque Eglise particulière que ce soit, qui confessent Christ ressuscité pour Seigneur. (Rom. X, 9.) Le ton qui régnait communément dans les conventicules, les formes et formules qui y étaient en usage et passaient pour le *schibboleth* de la vraie piété, étaient fort peu de son goût. Il n'abondait pas non plus, comme on croyait devoir le faire dans ces milieux, dans la proclamation du néant de l'homme. Cependant la manière dont il caractérise le vrai chrétien est bien marquée au coin spécifique du piétisme. Il ne suffit pas, selon lui, de s'attacher à Christ en tant que la grâce de Dieu s'est manifestée en lui et qu'il est le garant de l'amour paternel de Dieu envers nous. Il faut aimer Christ pour lui-même, vivre avec lui dans une relation d'individu à individu, personnelle et familière, jouir de son commerce comme de celui du plus intime ami, en un mot, il faut avoir pour *Herzensfreund* celui qui est le Seigneur de toutes choses. Mais quelle sera la preuve de la réalité de cette communion ? Qu'est-ce qui me garantira que je ne suis pas le jouet du sentiment et de l'imagination ? C'est ici que Lavater est décidément novateur. Cette preuve, cette garantie, c'est l'expérience que Jésus-Christ

exauce les prières qu'on lui adresse, non seulement pour obtenir de lui des grâces spirituelles, mais *des biens temporels et extérieurs*. Voilà un trait tout nouveau dans la dévotion piétiste. Lodesteyn et Tersteegen avaient expressément interdit ces prières-là. Depuis Lavater elles deviennent la mode. M. Ritschl voit dans ce fait une cause de « mondanisation » pour le piétisme, et cela à un double point de vue. D'abord, en faisant servir la toute-puissance du divin ami à l'obtention de biens temporels, le piétisme devient infidèle à son postulat fondamental du renoncement au monde et de l'abnégation de soi-même. Ensuite, il perd cette sainte pudeur de la foi à laquelle il répugne de publier les expériences personnelles de dispersions providentielles spéciales, de prières littéralement exaucées. Il cède de plus en plus à la tentation de nantir le grand public de ces expériences intimes, comme si c'étaient des faits d'un évidence tangible, et de les invoquer comme des arguments d'une valeur générale pour démontrer la vérité religieuse.

Le piétisme se mondanie et se modernise bien plus encore sous l'influence d'un contemporain de Lavater, le docteur en médecine *Henri Jung*, dit *Stilling*, 1740-1817. M. Ritschl le qualifie de *dilettante* du piétisme. (Chap. 23.) Voici la tâche que cet homme, qui se prenait pour un prophète, assigne aux piétistes de son temps en face de la néologie des esprits forts et dans l'attente de la manifestation de l'Antéchrist. Il voudrait que les enfants de Dieu sortissent de leur isolement et fissent trêve à leurs divisions intestines pour prendre position devant le monde et se présenter à lui comme unité compacte. Qu'on retienne fermement la foi aux quatre points suivants : la corruption générale de l'humanité, la rédemption par les souffrances du Fils de Dieu fait homme, le gouvernement du monde par Christ, et la sanctification du pécheur repentant par le Saint-Esprit. Mais que cette foi soit pratique, et ne se préoccupe pas trop des contours précis du dogme. Qu'on ne préconise pas, pour l'ordre du salut, une méthode à l'exclusion de toute autre, et que le « Christ en nous » ne fasse pas rejeter dans l'ombre le « Christ pour nous » et vice versa. (Il est bon

de savoir que, tout en étant porté au quiétisme par tradition de famille et par tempérament, Stilling a toujours flotté entre les différentes méthodes et n'est jamais parvenu à fixer ses idées sur ce point.) Qu'au lieu de se parquer dans des conventicules, foyers de l'esprit sectaire et de l'orgueil spirituel, les âmes pieuses se rattachent franchement au culte public, aussi longtemps du moins qu'on n'y prêche pas contre les doctrines reconnues comme essentielles. (Lui-même s'était retiré des conventicules à l'âge de trente ans, lors de son « entrée dans le monde » comme médecin, et « il portait, disait-il, l'uniforme de l'Eglise évangélique réformée en attendant le jour des robes blanches. » Apoc. VII, 14.) Que soit les anciens adeptes, soit tous ceux que les événements du temps (la révolution française) ont réveillés et rendus accessibles au christianisme pratique, se recherchent et se rapprochent à titre d'amis. Et que tous ensemble s'intéressent à des œuvres communes, propres à hâter la venue du glorieux règne de Christ, en première ligne à l'œuvre de la conversion des païens, inaugurée par la société des missions de Londres. Tracer un semblable programme, c'était singulièrement méconnaître la pensée primitive du piétisme. Qu'eût dit un Lodensteyn ou un Brakel s'il avait pu entendre développer ces postulats à l'écrivain religieux de la cour de Carlsruhe ? Exiger des âmes « sérieuses » qu'elles se préoccupent moins des garanties de leur salut individuel ! qu'elles se relâchent de leur opposition au monde et aux choses qui sont dans le monde ! qu'elles oublient les motifs de conscience qui les avaient fait se grouper en dénominations distinctes, suivant chacune sa méthode particulière ! Et pourquoi cela ? Pour que les enfants de Dieu occupent dans le monde une place plus imposante ! Authentique ou non, ce piétisme mondanisé et un peu superficiel a trouvé beaucoup d'écho, beaucoup plus que n'en avait rencontré jadis le sévère et « antimondain » prédicateur d'Utrecht. N'oublions pas de dire, à l'honneur de Jung Stilling et de son piétisme, qu'il est un des premiers qui se soient élevés contre le genre apologétique qui était de mode au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui l'a été trop long-temps dans le nôtre. Un des premiers il a ramené la défense

du christianisme des démonstrations soi-disant rationnelles à la seule preuve efficace, celle que Jésus indique dans Jean VII, 17.

M<sup>me</sup> *Anna Schlatter* née Bernet, de Saint-Gall (1773-1826), peut-être considérée comme un type de ce piétisme moderne qui se place au-dessus des divergences secondaires et prend une part active aux œuvres de mission intérieure et extérieure. Mais ce qui donne une importance particulière à cette pieuse femme, au point de vue qui nous occupe, c'est l'histoire de sa vie intérieure. Elle ne s'est pas contentée, pour sa part, de cette piété un peu superficielle que Stilling semblait recommander à ses lecteurs. Ses lettres, qu'on a recueillies, et qui ont eu beaucoup de retentissement dans le public chrétien de langue allemande, permettent d'observer de fort près la nature et les effets du piétisme dans la vie d'une individualité profondément religieuse. On ne peut lire sans le plus sérieux intérêt l'étude psychologique que lui a consacrée M. Ritschl. (Chap. 24.) C'est une véritable étude de pathologie morale. Il y a quelque chose de tragique dans les expériences de cette âme qui se consume à poursuivre la joie du salut dans l'union parfaite avec Dieu, et à qui ce bonheur échappe sans cesse, parce que les méthodes que lui indiquent ses conseillers, de pieux catholiques, ne sont pas faites pour une âme de sa trempe. Elle s'obstine à chercher son salut dans une dévotion quiétiste, et ne sait pas voir que la méthode la plus simple, la plus vraiment évangélique pour vivre en communion avec Dieu c'est de faire la volonté de Dieu en remplissant fidèlement et sans impatience les devoirs de sa vocation, dans la sphère où la Providence vous a placé.

Les deux groupes piétistes qui font le sujet des deux derniers chapitres (25 et 26) marquent un retour à des types religieux et théologiques plus anciens. De ces deux groupes, le plus original et plus indépendant est celui qui a pour chef *Samuel Collenbusch*, médecin à Duisburg et à Barmen. († 1803.) A lui se rattachent les deux frères *Hasenkamp*, qui se sont succédé dans la direction du gymnase de Duisburg, et le théologien *Gottfried Menken*, pasteur à Brême. († 1831.) L'école de

Collenbusch occupe à certains égards une place intermédiaire entre le piétisme relativement orthodoxe de Lampe et le piétisme quiétiste de Tersteegen. Comme le premier, elle relève de Coccéus et de sa théologie biblique, et elle partage avec lui l'intérêt pour l'eschatologie. Avec le second, elle rejette la prédestination calviniste. Ce qui la sépare de l'un et de l'autre, c'est, en théologie, sa conception de l'œuvre et de la personne de Christ, par laquelle elle se rapproche du socinianisme (rejet de la doctrine traditionnelle de la satisfaction vicaire et affirmation que Christ a participé à la nature humaine telle que l'a faite la désobéissance d'Adam). C'est ensuite, en ce qui concerne l'ordre du salut, la notion de la sanctification. Contrairement à Tersteegen, Collenbusch remet en vigueur le principe de la sanctification active se réalisant par un progrès graduel. C'est dire qu'il ne s'accorde pas davantage avec Théod. Brakel et le piétisme « évangélique, » qui en étaient venus à substituer au progrès graduel dans la sanctification le progrès dans les degrés de la contemplation du Seigneur Jésus. Il remonte à la conception calviniste qui avait été primitivement celle du piétisme, mais en la corrigent. La sanctification active et progressive ne s'épuise pas, dit-il, dans la *précisité légale*, elle ne consiste pas seulement dans l'accomplissement exact des devoirs, mais dans l'acquisition de vertus positives ; car ainsi seulement il devient possible de constater s'il y a progrès. En même temps, il insiste sur l'indispensable nécessité de la « communion des saints » pour les progrès individuels dans la vie chrétienne. En s'isolant, le chrétien s'appauvrit et devient maussade. La communion d'esprit avec de nombreux frères est une source de richesse et de joie. Malheureusement, Collenbusch et les siens se sont laissé entraîner par leur littéralisme biblique, et plus encore par les prétendues révélations d'une jeune somnambule, *Dorothée Wuppermann*, à fixer le nombre et l'ordre des degrés de la sanctification (ils en comptent sept). S'observer soi-même pour savoir à quel degré on est parvenu, combien d'étapes il vous reste à parcourir, combien de vertus à acquérir pour atteindre à la sainteté parfaite : telle devient maintenant dans beaucoup de cercles pieux

du Bas-Rhin allemand la grande et maladive préoccupation.

L'histoire du piétisme réformé en terre allemande est appelée à enregistrer en terminant un réveil du prédestinatianisme, réveil qui s'est produit sous l'influence du pasteur *Gottfried-Daniel Krummacher* à Elberfeld († 1837), un descendant spirituel de Lampe. Cette recrudescence de calvinisme dogmatique, allié du reste à diverses hétéodoxies, a été pour beaucoup dans la fondation d'une petite Eglise séparée qui s'est constituée en 1847 sous le nom de *niederländisch-reformirte Gemeinde*. Depuis la mort de son tout-puissant pasteur, le Hollandais *Hermann-Friedr. Kohlbrügge* († 1875), elle s'est encore scindée en deux fractions.

## V

Pour conclure cet aperçu historique, transcrivons la page dans laquelle M. Ritschl résume ses appréciations.

« Le piétisme a débuté dans l'Eglise réformée des Pays-Bas et de l'Allemagne avec la prétention de tirer toutes les conséquences du calvinisme, d'achever la réformation du XVI<sup>e</sup> siècle dans la vie de tous les membres de l'Eglise, d'élever l'œuvre de la sanctification qui incombe à tout chrétien au-dessus du niveau de « l'honnête christianisme civil. » Mais bientôt il s'est rabattu sur une dévotion empreinte de catholicisme ou d'un mysticisme quiétiste et sur l'espérance d'un glorieux avenir de l'Eglise. Par là il a produit, au sein du calvinisme, l'effet d'un dissolvant, qu'il respecte d'ailleurs les formes extérieures de l'Eglise ou qu'il fasse profession d'indifférence à l'égard des particularités confessionnelles.

» Contre l'assurance du salut, qui est accordée, avec le droit de cité dans l'Eglise, à quiconque prend à cœur sa tâche de chrétien, le piétisme, qui fait peu de cas de l'indigénat ecclésias-tique et ne le comprend pas, échange l'incertitude personnelle quant à l'état de grâce.

» Contre la sanctification qui doit avoir pour champ d'exercice les devoirs de la vocation terrestre, le piétisme échange une contemplation tantôt couronnée de succès, tantôt ineffi-

cace, de l'amabilité et de la beauté du Seigneur Jésus, ainsi que la propre justice du « conventiculisme, » laquelle peut s'allier sans doute à la sévérité morale envers soi-même , mais n'y est pas nécessairement unie.

» Au lieu d'exercer une action réformatrice sur les autres membres de l'Eglise, ou bien le piétisme les repousse, ou bien ils se sentent repoussés par lui, sans que cette répulsion soit toujours justifiée, il est vrai, par une claire intelligence du *proto-ton pseudos* du piétisme d'une part, et une intelligence exacte de ce qui constitue le christianisme évangélique de l'autre. Mais à qui la faute si celui-ci est devenu inintelligible pour beaucoup d'adversaires du piétisme ? à qui , sinon au piétisme lui-même, par le fait que, tout en interpolant le christianisme évangélique, tout en y introduisant un genre de dévotion catholique, il n'en a pas moins la prétention de le représenter, lui seul, dans toute son authenticité ? »

V. R.

(*A suivre.*)

---